

Philippe Van Parijs

Quand un philosophe examine l'École...

**Propos recueillis par Thérèse Jeunejean
Le Ligueur (Bruxelles), 29 mai 2002**

Au plan de la Communauté française existe maintenant un réel « marché » de l'enseignement. Les écoles se font concurrence, les familles sont, ou se considèrent comme des « clientes » qui vont exiger un « rendement, éventuellement même changer d'école comme de boucherie... L'enseignement peut-il être « à consommer » ?

L'enseignement est d'abord une part centrale de l'éducation, du processus par lequel chacun d'entre nous devient, avec l'aide d'autrui, une personne capable de donner sens à sa vie, de comprendre sa société, de s'orienter dans son monde de vivre, agir et travailler avec motivation et compétence.

Mais c'est aussi, et il n'y a là rien de honteux, un bien économique de première importance. Pas un bien de consommation : l'école n'est pas une boucherie. Mais un bien d'investissement crucial pour le renouvellement et le développement ce ce que les économistes appellent le « capital humain ». La qualité — le « rendement » — de ce bien d'investissement est d'une grande importance tant au niveau individuel qu'au niveau collectif: elle a un impact décisif sur les perspectives d'emploi et de revenu de la personne directement concernée et constitue un facteur majeur de la productivité d'une économie et donc de la prospérité d'une société.

Il est donc non seulement légitime, mais essentiel, que la société mette en place des mécanismes qui contribuent à assurer la qualité de l'enseignement. Un « quasi-marché » de l'enseignement peu jouer un rôle au service de cet objectif, en articulant un financement public et le dynamisme d'offreurs de services largement autonomes opérant dans le cadre de règles intelligemment conçues. Joint à une subsidiation des écoles en fonction du nombre d'élèves, le libre choix de l'école par les parents induit une concurrence entre les écoles qui peut accroître la vigueur avec laquelle elles se soucient de la qualité de l'enseignement qu'elles offrent.

Les priorités de la société actuelle sont en contradiction avec les valeurs d'humanisme, de solidarité, de justice sociale... L'école doit-elle travailler à contre-courant ? Est-ce possible ?

Notre société et ses institutions sont certainement en deçà de ce qu'exigent nos idéaux. Mais gardons les choses en perspective. Du point de vue de nos valeurs d'humanisme, de solidarité, de justice sociale, notre vaste système d'enseignement primaire et secondaire relativement efficace, essentiellement gratuit et financé par un impôt progressif, est une conquête majeure dont notre société a lieu d'être fière — et qui est hélas encore très loin d'être universelle. Mon sentiment est que la préservation et l'amélioration de cette conquête restent une priorité pour notre société. En ce sens, l'école n'a pas à travailler à contre-courant, même si elle doit user d'imagination pour mettre en oeuvre plus efficacement cet idéal, face à un ensemble de défis inédits.

Le métier d'enseignant séduit de moins en moins de jeunes. Aurait-il perdu tout sens ?

"Une intelligence n'est pas un grenier qu'on emplit, mais une flamme qu'on alimente." Cette phrase, que j'ai trouvée il y a bien longtemps dans un livre de Célestin Freinet, condense le sens que je donne au métier d'enseignant, qui est aussi le mien. Dans le monde d'aujourd'hui, plus que jamais, nous avons besoin d'intelligence, et donc de personnes qui ont la capacité et le souci de l'éveiller en chacun, de l'aider à se construire en la stimulant, en la guidant, en la nourrissant, en lui communiquant l'enthousiasme de découvrir et de comprendre, le plaisir de raisonner et d'apprécier.

Dès le primaire existent des écoles élitistes qui n'acceptent pas tout le monde ou, en tous cas, rejettent rapidement ceux qui ne sont pas « conformes ». La société duale s'incarne là aussi. Quid alors du rôle de service public de l'école ?

Même dans un système profondément dualisé, l'école continue à fournir un service public important, mais d'une manière injuste et inefficace. Des recherches ont montré combien, en moyenne, la performance scolaire d'un élève est affectée par la « qualité », à la fois intellectuelle et sociale, de ses condisciples. Laissés à eux-mêmes, le souci des parents d'assurer à leurs enfants la meilleure éducation possible et la préférence des écoles pour les « meilleurs » élèves conduisent inévitablement à de grandes inégalités entre « écoles élitistes » et « écoles-rebuts ». Or, bien gérée, la mixité, tire plus les « pires » vers le haut que les « meilleurs » vers le bas, et permet ainsi de réaliser un système d'enseignement qui n'est pas seulement plus juste mais aussi globalement plus efficace. Cette mixité n'est pas facile à réaliser, en particulier dans les centres urbains. Mais elle doit être une préoccupation constante.

La violence est ou devient un réel problème dans pas mal d'écoles. Pour lutter contre celle-ci, il est question (côté institutionnel comme côté associations) de « formations à la citoyenneté, à la démocratie » ... Est-ce une réponse ? Une solution ?

En matière d'« éducation morale », je suis spontanément très sceptique à l'égard de toute forme de préchi-précha. Si l'école peut avoir un impact, c'est par la magie sans cesse renouvelée de la relation personnelle de confiance et de respect mutuels, et en même temps d'autorité, que les enseignants parviennent à instaurer avec leurs élèves, et tout particulièrement avec ceux qui ont tendance à faire des bêtises. Peut-être qu'une formation peut aider un peu, Mais je doute qu'elle puisse remplacer la capacité de s'écouter et de se parler droit dans les yeux.

Parents et enseignants se comprennent mal. En caricaturant un peu (mais pas tant que ça...), on peut dire qu'en milieu populaire, les parents ont peur des enseignants tandis qu'en milieu socio-culturellement favorisé, les enseignants craignent les parents. Comment pourraient-ils devenir partenaires ?

Je n'ai pas de recette à proposer, sinon ici aussi de parvenir à se parler dans un climat de confiance mutuelle. En particulier, les parents « favorisés » doivent réaliser que l'éducation de leur enfant sera d'autant plus efficace que celui-ci respecte ses enseignants, les apprécie, les admire, malgré toutes les imperfections dont les enseignants ne sont pas plus exempts que quiconque et qui peuvent, elles aussi, aider les élèves à grandir.